



Les raisons d'être outré, découragé de l'état du monde et du devenir de l'humanité ne manquent certainement pas. Mais comment donner une forme à cet état de révolte dans une pratique artistique singulière? Développée autour de cette problématique, l'exposition rassemble des artistes dont les œuvres expriment un ras-le-bol général, un écœurement face à certaines réalités. Loin d'adopter une approche contemplative, formaliste, autoréférentielle ou frileuse face à la possibilité de parler d'autre chose que de l'art à travers l'art, les artistes sélectionnés ici s'affirment, communiquent leurs sentiments, observent le monde, pointent des aberrations et assument leur ancrage social.

Cette exposition a trouvé sa première impulsion dans le diptyque de Naufus Ramirez-Figueroa intitulé *The Soiled Queen (God Save the Queen)*, lequel montre l'artiste travesti en reine, grassouillette, barbue et... incontinent. On comprend qu'il s'agit de ternir l'image de la Reine d'Angleterre grâce au titre emprunté au célèbre groupe punk rock britannique, Sex Pistols¹. L'urgence de dire qui s'exprime dans cette œuvre et son lien avec la culture punk a motivé la recherche des autres artistes de l'exposition. Il s'agissait de dénicher de jeunes pratiques, fortes et fragiles à la fois, qui, comme le mouvement punk², seraient animées par un incontournable besoin d'expression, de provocation, de contestation, qui refuseraient la virtuosité ou adhèreraient au fameux « Do It Yourself »³. Si les pièces exposées ne présentent pas toutes ces particularités de manière évidente, elles sont en revanche toutes engagées dans un désir ardent ou subtil de dénonciation. Les œuvres de Ras le bol pointent des réalités inacceptables quoique supportées quotidiennement, des réalités qui nous aliènent, mais qui, dans un instant de lucidité, sont susceptibles de faire surgir cet esprit de révolte latent, ce ras-le-bol à la fois général et particulier, paradoxal.

Ras le bol de la monarchie. Ras le bol des conséquences du colonialisme. Ras le bol des stratégies électoralistes. Ras le bol de la prétendue pureté. Attendrissante et repoussante, l'œuvre de Ramirez-Figueroa s'attaque à l'image de la Reine d'Angleterre, symbole du colonialisme anglo-saxon et d'un mode d'organisation sociale obsolète.

Centre des arts
actuels Skol

SKOL

372, rue Ste-Catherine Ouest, Espace 314,
Montréal, QC, H3B 1A2
www.skol.ca / skol@skol.ca / 514.398.9322

Québec

- Conseil des arts et des lettres
- Ministère de la culture, des communications et de la condition féminine
- Emploi Québec



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Montréal

CRÉ
de Montréal

Elle permet de dire l'absurdité du serment d'allégeance à la Reine Élisabeth II que tous les nouveaux arrivants canadiens doivent encore prêter⁴. La présentation de ce diptyque vient à point nommé sous le gouvernement Harper qui n'a pas hésité à retirer les œuvres d'Alfred Pellan du foyer du ministère des Affaires étrangères pour les remplacer par des portraits de Sa Majesté. Un geste perçu par la communauté artistique comme une instrumentalisation politique profondément rétrograde.

Ras le bol de l'obligation d'être heureux. Ras le bol du « politiquement correct » et de l'hypocrisie. Les œuvres d'Isabelle Guimond, construites à partir de photographies en apparence banales, prises dans la rue, les médias ou sur les différents réseaux sociaux, révèlent des singularités territoriales et culturelles. Du tableau *Karmen* émane cet esprit de révolte que seule la puissance des images permet. L'iconographie est délibérément grossière. De puissants clichés sont utilisés, mais leur amalgame reste ouvert à interprétation. Irrévérencieux, le féminisme rencontre l'imagerie des premières nations sans jamais résoudre son énigme sémantique.

Ras le bol des spécificités disciplinaires et de l'intolérance. Ras le bol de l'autorité. Ras le bol de l'exploitation du corps de la femme. Isabelle Mathieu situe sa pratique entre l'art et la boxe, interroge l'un à partir de l'autre. Si la photographie *Les Gants Blancs* semble se trouver à la frontière de ces deux univers, c'est plutôt vers le monde de la rue qu'elle tend. Loin de l'image sexy associée aux « ring girls » qui arborent fièrement les pancartes identifiants les rondes d'un match, l'homme que nous voyons, itinérant sidéen et toxicomane, a accepté l'invitation de l'artiste à poser pour elle, résultat d'une relation amicale développée sur plusieurs mois. Sur le mur du Club de boxe Underdog où

s'entraîne l'artiste, une fresque anonyme commémore le championnat ayant eu lieu à Montréal en 1980 entre Sugar Ray Leonard et Roberto Duran. Sorte d'allégorie à l'équilibre fragile « en rupture, comme l'écrit l'artiste, avec l'esthétique pugilistique habituelle où la magnificence cède le pas au dénuement », la photographie met en relation différents niveaux de réel – la boxe, l'art et l'humanité – afin que l'on s'interroge sur la valeur respective qu'on leur accorde.

Ras le bol des situations ambiguës et des abus de pouvoir. Ras le bol de la représentation et des médias. Les œuvres d'Aurélien Monsarrat Chanon ont été réalisées à même d'anciens draps, ce qui leur confère une dimension intime opérant un contraste avec la dimension collective des scènes représentées. Les titres *Fusillade* et *Qui sont-ils?* laissent suggérer un abus de pouvoir, qu'il soit policier ou médiatique. La facture expressionniste et la liberté des traits de pinceaux assurent une vivacité déconcertante à l'ensemble. On perçoit la nécessité d'exprimer rapidement, sans l'artifice de la couleur, l'imminence de la crise. L'aspect brut de ces œuvres et le pessimisme qui s'en dégage les rapprochent assurément des attitudes associées au mouvement punk, le recours à la violence explicite en moins.

Ras le bol de la société du déchet, de l'industrie et de l'exploitation des travailleurs. Ras le bol de la surconsommation et de l'obsolescence programmée. Les œuvres de Kristin Nelson nous parlent de la transformation des techniques de production des objets usuels de consommation. L'artiste a fabriqué sur un métier à tisser des étoffes s'apparentant à du « papier brun » qu'elle insère dans une distributrice.

Lors d'une performance antérieure, elle a invité les travailleurs d'une place d'affaires à Winnipeg à s'en servir comme serviette de table, questionnant ainsi la valeur accordée au travail manuel. La deuxième œuvre, elle aussi réalisée en tissu, mais cette fois-ci grâce à la technique du point de croix, représente une usine de production de masse, mais sciemment présentée à l'envers, comme la face cachée de l'industrialisation, révélant l'organisation derrière l'apparence chaotique.

Ras le bol du sexisme. Ras le bol des distinctions entre la culture savante et la culture populaire. Ras le bol de l'appropriation psychologique des prolétaires. Whitney Lafleur intervient dans les zones de vulnérabilité. Elle teste les modes de communication et la relation de confiance. Dans une approche tantôt douce et teintée d'humour, tantôt chargée de violence, elle brouille notre compréhension des notions d'empathie, de don de soi et d'égo, ainsi que de bon et mauvais goût. L'installation performative éclectique *Nourrice* donne la parole à des hommes qui, à travers la vidéo, racontent leur singularité en se faisant couper les cheveux ou tailler la barbe. Ponctuellement, l'artiste chevauche l'étrangeté vélo-stationnaire-centaure juché sur la plateforme rotative de l'installation en chantant un air populaire de manière lancinante. Une lumière blanche est alors activée par l'engrenage, balayant momentanément la pénombre de la salle d'exposition.

Ras le bol de la prévisibilité. Ras le bol de la rationalité. Ras le bol du bruit ambiant. Ras le bol du système. Ras le bol du Canada. Ras le bol de l'art en général et du travail en particulier. Musicien et performeur, ex membre des Georges Leningrad, Bobo Boutin dessine quotidiennement depuis des années en réponse aux mille aberrations observées autour de lui et dans les médias. En résulte une immense fresque déjantée

constituée de plus d'une centaine de petits dessins : une collection de caricatures impulsives et de commentaires crus sur le monde actuel.

Si l'exposition rassemble des pratiques singulières, critiques, nourries d'une certaine révolte contre la société, contre les idées reçues, l'hypocrisie et la bienséance, celles-ci ne sont pas pour autant prisonnières des attitudes associées aux différents genres artistiques, y compris celles du mouvement punk lui-même. Ces œuvres ont ainsi pour trait commun de tenter de transgresser à la fois les règles morales de la société qui les ont vues naître et celles, plus tacites, de leur propre discipline.

1: *God Save the Queen* est le titre de l'une des chansons de l'album *Never Mind the Bullocks*, paru en 1977.

2: Les origines du punk rock sont associées à la scène underground newyorkaise de la fin des années 1960 et du début des années 1970, laquelle une fois exportée en Angleterre trouva un terreau fertile chez les jeunes révoltés des classes ouvrières aliénés et prêts à tout pour éviter le statu quo. Rappelons que le terme « punk » vient de l'argot anglais et signifie à peu près « débile », « sans valeur », « moins-que-rien ».

3: Ce principe, associé au mouvement punk, préconise de produire soi-même ses biens de consommation afin d'éviter toute dépendance sociale et industrielle, d'opérer en marge des systèmes. Le « faites-le vous-même » est intéressant au plan artistique car il est en quelque sorte le contraire du « ready-made », le « déjà fait ». Il redonne une valeur au travail manuel, approximatif, artisanal, non industriel.

4: Immigrant en provenance du Guatemala, le jeune Ramirez-Figueroa a été profondément marqué par ce processus. L'allégeance à la Reine d'Angleterre était pour lui une situation étrange car pour les Guatémaltèques elle « représente l'un des envahisseurs ».